

Le théâtre représente une mer et des rochers d'un côté,
et de l'autre quelques arbres et des maisons

Scène première

IPHICRATE s'avance tristement sur le théâtre
avec ARLEQUIN

IPHICRATE, après avoir soupiré. Arlequin !

ARLEQUIN, avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture¹.
Mon patron².

IPHICRATE. Que deviendrons-nous dans cette île ?

ARLEQUIN. Nous deviendrons maigres, étiques³, et
puis morts de faim : voilà mon sentiment et notre
histoire.

IPHICRATE. Nous sommes seuls échappés du naufrage ;
tous nos camarades ont péri, et j'envie maintenant
leur sort.

ARLEQUIN. Hélas ! ils sont noyés dans la mer, et nous
avons la même commodité⁴.

IPHICRATE. Dis-moi : quand notre vaisseau s'est brisé

contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le
temps de se jeter dans la chaloupe ; il est vrai que
les vagues l'ont enveloppée, je ne sais ce qu'elle est
devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur
d'aborder en quelque endroit de l'île, et je suis
d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN. Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais
reposons-nous auparavant pour boire un petit coup
d'eau-de-vie : j'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voi-
là ; j'en boirai les deux tiers, comme de raison¹, et
puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE. Eh ! ne perdons point de temps, suis-moi,
ne négligeons rien pour nous tirer² d'ici ; si je ne
me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais
Athènes, car nous sommes dans l'île des Esclaves.

ARLEQUIN. Oh, oh ! qu'est-ce que c'est que cette race-
là³ ?

IPHICRATE. Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés
contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont
venus s'établir dans une île, et je crois que c'est
ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs
cases⁴ ; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de
tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les
jeter dans l'esclavage.

ARLEQUIN. Eh ! chaque pays a sa coutume ; ils tuent
les maîtres, à la bonne heure, je l'ai entendu dire
aussi, mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves
comme moi.

IPHICRATE. Cela est vrai.

ARLEQUIN. Eh ! encore vit-on¹.

IPHICRATE. Mais je suis en danger de perdre la liberté,
et peut-être la vie ; Arlequin, cela ne te suffit-il pas
pour me plaindre ?

ARLEQUIN, prenant sa bouteille pour boire. Ah ! je vous
 plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE. Suis-moi donc.

ARLEQUIN siffle². Hu, hu, hu.

IPHICRATE. Comment donc, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN, distrait, chante. Tala ta lara.

IPHICRATE. Parle donc, as-tu perdu l'esprit, à quoi
penses-tu ?

ARLEQUIN, riant. Ah ! ah ! ah ! Monsieur Iphicrate, la
drôle d'aventure ; je vous plains, par ma foi, mais
je ne saurais m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, à part les premiers mots. Le coquin abuse de
ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous
sommes. Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos,
marchons de ce côté.

ARLEQUIN. J'ai les jambes si engourdies.

IPHICRATE. Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN. Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes
civil³ et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE. Allons, hâtons-nous, faisons seulement une
demi-lieue sur la côte pour chercher notre cha-
loupe, que nous trouverons peut-être avec une par-
tie de nos gens ; et en ce cas-là, nous nous
rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN, en badinant. Badin⁴, comme vous tournez
cela.

Il chante.

L'embarquement est divin.

Quand on vogue, vogue, vogue,

L'embarquement est divin

Quand on vogue avec Catin¹.

IPHICRATE, retenant sa colère. Mais je ne te comprends
point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN. Mon cher patron, vos compliments me
charment ; vous avez coutume de m'en faire à
coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, et le
gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE. Eh ! ne sais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN. Oui, mais les marques de votre amitié tom-
bent toujours sur mes épaules, et cela est mal pla-
cé². Ainsi tenez, pour ce qui est de nos gens, que
le ciel les bénisse ; s'ils sont morts, en voilà pour
longtemps ; s'ils sont en vie, cela se passera, et je
m'en gorge³.

IPHICRATE, un peu ému. Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, indifféremment. Oh ! cela se peut bien, cha-
cun a ses affaires ; que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE. Esclave insolent !

ARLEQUIN, riant. Ah ! ah ! vous parlez la langue
d'Athènes, mauvais jargon⁴ que je n'entends⁵ plus.

IPHICRATE. Méconnais-tu⁶ ton maître, et n'es-tu plus
mon esclave ?

ARLEQUIN, se reculant d'un air sérieux. J'en ai été, je le
confesse à ta honte ; mais va, je te le pardonne :
les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes
j'étais ton esclave, tu me traitais comme un pauvre
animal, et tu disais que cela était juste, parce que
tu étais le plus fort : eh bien, Iphicrate, tu vas trou-
ver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton
tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous
verrons ce que tu penseras de cette justice-là, tu
m'en diras ton sentiment¹, je t'attends là. Quand tu
auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu sauras
mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux
autres. Tout en irait mieux dans le monde², si ceux
qui te ressemblent recevaient la même leçon que
toi. Adieu, mon ami, je vais trouver mes camara-
des³ et tes maîtres. (Il s'éloigne.)

IPHICRATE, au désespoir, courant après lui l'épée à la main.

Juste ciel ! peut-on être plus malheureux et plus
outragé que je le suis ? Misérable, tu ne mérites pas
de vivre.

ARLEQUIN. Doucement ; tes forces sont bien dimi-
nuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.